

assez ouvertement les matériaux d'agitation. La diffusion de ces matériaux détermina des discussions toujours plus ardentes auxquelles participèrent de plus en plus fréquemment les officiers subalternes. Il n'était plus aussi mortellement dangereux d'être connu comme spartakiste. »

Les soldats russes refusent d'attaquer

En mars 1917, la révolution éclata en Russie, le gouvernement de la bourgeoisie arrivée au pouvoir s'empressa de déclarer à ses alliés les bourgeois de France et d'Angleterre que la Russie continuerait la guerre jusqu'à sa fin victorieuse. Comment l'armée du front réagit-elle au coup d'Etat qui avait triomphé avec la participation directe de la flotte et de la garnison de Pétersbourg ?

Krylenko écrit à ce sujet :

« L'unanimité tacite était absolue tout le long des milliers de kilomètres du front parmi les soldats pour « ne participer en aucun cas à une nouvelle offensive ». Le sabotage passif et silencieux de la guerre fut la première réponse de l'armée de paysans à la nouvelle de la révolution. De ce point de vue, la discipline de la vieille armée, force docile aux coups de baguettes du corps des officiers était complètement ébranlée. De ce point de vue, la vieille armée tsariste avait cessé d'exister et s'était transformée en une masse de paysans ayant le sentiment de sa force et ne sachant qu'une chose, c'est qu'elle, cette masse, ne voulait plus de la guerre et n'était plus disposée à entreprendre une offensive quelconque. Dans cette première période de la révolution, seule la question des rapports entre les hommes et les officiers se posa sous une forme très grave. La vieille discipline, l'ancienne terreur inspirée par le supérieur hiérarchique disparaissaient de plus en plus. Des cas d'attitude nettement hostile des soldats à l'égard des émissaires du gouvernement provisoire étaient de plus en plus fréquents, tandis que la fraternisation révolutionnaire avec l'ennemi dans les tranchées gagnait sans cesse du terrain. »

Lorsqu'en juillet 1917 Kerenski visita le front pour déterminer par son éloquence les soldats à entreprendre une offensive destinée à soulager les « Alliés », il télégraphia au gouvernement provisoire, entre autres, ce qui suit :

« Un tel refus collectif d'aller au front peut devenir un grand danger, étant donné qu'il se couvre du drapeau idéologique du bolchévisme. Tout un régiment de grenadiers, un bataillon du régiment Pavlovsk et une partie du régiment finlandais se sont retirés à l'arrière sans autorisation, sous la direction d'un officier bolchévique et cela au moment où tout le premier corps de la garde se préparait à monter à l'attaque. Le trouble provoqué par cette désertion rendit tout ce corps d'armée incapable de combattre, de sorte qu'il ne put, à sa grande honte, accomplir la tâche qui lui était assignée. D'une façon générale, les symptômes d'assainissement ont bientôt fait place parmi la masse des soldats à des symptômes menaçants d'une nouvelle décomposition ; il est bien difficile de dire ce que nous apporte l'avenir. »

La fraternisation sur les fronts

Les soldats russes, non seulement refusèrent de monter à l'attaque, mais même ils fraternisèrent bientôt avec les soldats allemands et autrichiens.

Krylenko raconte à ce sujet ce qui suit :

« La fraternisation se poursuivit presque partout spontanément et sans organisation. La nuit du 27 avril fut particulièrement caractéristique sous ce rapport. En cette nuit de Pâques les soldats m'informèrent que l'on pouvait être tranquille, que les Allemands, il est vrai, faisaient encore marcher leurs mortiers mais qu'ils ne causeraient aucun dommage et que vers minuit, ils cesseraient aussi d'employer ces armes et l'accalmie serait complète. Il en fut effectivement ainsi. Le lendemain matin, on pouvait observer sur le terrain qui séparait nos tranchées de celles des Autrichiens un spectacle typique de conversations de bonne humeur, de rires et même de discussions sur des thèmes politiques et notamment sur la question de savoir comment l'on pourrait mettre fin à la guerre. Je passais avec les soldats dans les tranchées des Allemands, et j'y trouvais le même état d'esprit amical jusqu'à ce que l'officier allemand accouru dispersât ses hommes et m'intimât l'ordre de m'en aller sous menace de me faire fusiller. La seule concession qu'il fit, ce fut de ne pas donner l'ordre de tirer jusqu'à ce que j'eusse rejoint nos fils barbelés.

Lorsque je revins auprès de mes troupes, je fus aussitôt mandé à l'état-major du régiment où l'on me fit une réprimande sévère en suite de laquelle les soldats envoyèrent une délégation au commandant du régiment le menaçant de renverser tout l'état-major au cas où des mesures seraient prises contre moi. C'était déjà une menace directe, un commencement très net d'action révolutionnaire. »

Les fraternisations de soldats devinrent de plus en plus fréquentes. Bientôt les officiers allemands eux-mêmes ne purent plus disperser leurs hommes. La règle qu'ils avaient adoptée d'user des méthodes brutales et notamment de mettre fin à la fraternisation par des tirs d'artillerie échoua également par suite de la résistance des artilleurs allemands.

La fraternisation entre les armées ennemies atteignit son apogée après le triomphe de la révolution prolétarienne, au moment des négociations de paix de Brest-Litovsk, lorsque le haut commandement du front soviétique inonda les armées de ses proclamations révolutionnaires. Le général Maerker décrit éloquemment l'effet de ces proclamations :

« Les mêmes incidents (à savoir les désertions et les passages à l'ennemi), se produisirent parmi les troupes qui avaient combattu à l'Est et qui y avaient fraternisé avec les soldats russes insurgés, et surtout parmi celles qui avaient été en captivité chez les Russes. Ils s'y étaient intoxiqués du poison bolchéviste et en avaient rapporté ces doctrines pernicieuses dans notre armée. »

La constitution de comités et de conseils de soldats

Le refus de monter à l'attaque, la fraternisation à travers les